

J. N. 1365 P5

Lyon, 80, rue Moléris

Le 15 mars 1909

Mon cher ami,

Mon long silence a pu vous étonner, mais
je vous assure qu'il n'a pas eu la cause
que vous lui attribuez. L'amour-propre
d'auteur n'est pas un de mes défauts;
il aurait fallu que je fusse d'une suscepti-
bilité excessive pour être froissé de
l'indication des points faibles qui vous
paraissent devoir être modifiés dans
une nouvelle édition de *Le Livre*. Ce dont
j'aurais le droit de me plaindre, c'est du
procédé de l'éditeur qui semble
oublier que je suis l'auteur du livre.

Il eût été évidemment correct, de la part de M. Beck, de ne faire connaître ses intentions et de m'inviter à faire le travail nécessaire en vue de l'édition nouvelle. Quand je vous disais, dans les lignes rapides que je vous écrivais récemment, que j'entendais garder la direction et la responsabilité du travail, c'est à Frédéric, et non pas à vous que je songeais. Je ne veux pas qu'il me laisse de côté, qu'il me "débarque", mais qu'il sache que j'ai aussi à dire mon mot.

C'est sur ce point que je pourrais engager une querelle, si j'avais mauvais caractère. Mais la vérité est que j'ai



pas eu beaucoup le temps de songer à
fillarger. Mon hiver a été rempli par
de nombreuses occupations qui ont absorbé
toute mon attention et toute mon activité.
La plus importante a été la rédaction
définitive du livre sur Fanny Elstner.
Vous vous rappelez que la maison Plon
s'était engagé à le publier, avant que
je ne lui eusse donné la forme défini-
tive. J'avais redemandé le manuscrit
pour y introduire des modifications et
des corrections importantes. De son côté,
la maison Plon, ayant fait le devis de
l'impression, avait constaté que mon texte
fourmillerait un énorme volume dont
l'aspect et le poids ne seraient pas
en rapport avec le sujet. Elle me



Conseillait de le réduire de beaucoup,
de manière à ce que l'ouvrage pût
paraître sous un format léger, gracieux,
et à un prix en ce facilitât la vente,
c. à d. à 3^{fr} 50, prix auquel se vendent
tous nos romans français. Ces observa-
tions étaient trop justes pour que je
n'en tinsse pas compte. En remettant
mon livre sur le métier, je me suis
efforcé de s'alléger, de s'abrégier. Comme
je tenais à sauver le plus possible du
fond, il a fallu m'appliquer à condenser
ma forme, à sacrifier toute phrase et
même toute expression inutile. La tâche
était très ardue, très délicate; je crois
avoir réussi à la mener à bonne fin. Le
livre aura environ 400 pages du format

de l'édition française de Gill'pargo, mais
d'un caractère plus gros, plus agréable
à l'œil. De masses de fait l'écrit en
un petit espace, sans que cependant, si
je ne m'abuse, le récit devienne
aride. j'ai essayé de garder le ton enjoué
de quel'un qui que son sujet amuse, tout
en recherchant une extrême concision.

La maison Thou vient de m'envoyer un
ouvrage tout nouveau sur une danseuse
du XVIII^e siècle, pour me montrer l'aspect
qui aura le mieux. C'est charmant, d'un
goût parfait. Le format, le papier, le
caractère, la couverture, tout contribue
à former un ensemble séduisant, en
harmonie complète avec la matière du
volume. Me voilà tout à fait tranquille
au sujet de l'exécution matérielle. Tenny

Et les paraître devant le public français
dans une bilette qui lui conviendra à
merveille. L'impression va commencer pro-
chainement. Les éditeurs me disent que
la fin du printemps sera une époque très
favorable à une publication de ce genre.
Ils ont renoncé à illustrer le livre, afin
de pouvoir le vendre à 3^{fr}, 50; il n'y
aura que deux portraits, l'un sur la
couverture, l'autre en frontispice. Je
n'ai fait aucune objection sur ce point.
La maison Plou est en train de devenir
la première maison d'édition de Paris;
ses directeurs savent mieux que moi ce
qui fait la fortune d'un ouvrage; je
leur ai même proposé d'adopter pour le
livre la forme qui leur paraîtrait le
mieux appropriée.



En même temps que j'achevais la biogra-
phie de Fanny Guler, la politique rem-
plissait une grande partie de mon temps.
Nous avons eu au commencement de ce mois
des élections législatives pour lesquelles j
me suis beaucoup remué. Représentez-vous
un peu le contraste entre deux sortes d'oc-
cupations: d'une part un tableau raffiné
de la société élégante et de la vie de
luxue de l'époque de 1830, d'autre part
des discours dans des réunions populaires
où j'ai adressé à des électeurs sans
culture, à de petits boutiquiers, à des
ouvriers. Il m'est arrivé plus d'une fois
de boire du gros vin rouge avec ces
braves gens dans les cabarets de troisième
ordre. Qui aurait dit qu'élégante Fanny, qui
elle avait vu son biographe en pareil milieu!



En février une affaire où l'intérêt personnel se mêlait à la politique m'obligeait à me rendre à Paris. J'ai passé plusieurs jours à la Chambre des députés, au Sénat, dans les ministères. J'ai été reçu en audience par le ministre de l'Instruction publique. Toutes ces démarches m'ont tellement occupé que j'ai pu, à mon grand regret, aller voir les danses d'Isadora Duncan.

À Lyon la vie mondaine m'a pris un nombre considérable de soirées. Nous avons nous-mêmes donné un bal le 17 février, ce qui a mis tout notre appartement sens dessus dessous; pendant plusieurs jours il ne m'a pas été possible de trouver un coin pour s'asseoir tranquillement un mot. Cette dernière semaine,

1. M. 736. 5P5

72

vous avez eu à la maison une amie de
ma fille que vous avez conduite au
théâtre et au concert tous les soirs. Tous
la semaine j'ai vu vous avoir en per-
spective deux dîners et deux bals. Comment
voulez-vous qu'entraîné par un tourbillon
pareil je songe beaucoup à fuir parer ?

Si je dois préparer une seconde édition,
il faudra me j'y travaille cet été, quand
la saison mondaine sera terminée, et
le début des vacances. Je voudrais en avoir
fini avec cette tâche avant l'hiver, car
j'ai déjà un autre ouvrage en vue
auquel je voudrais me mettre le plus tôt
possible, un grand ouvrage de luxe pour
lequel je ne pourrai pas me contenter
de recueillir des documents, mais dont

L'impression exigera du Souverain considé-
rables; dès maintenant je me préoccupe
de réunir les concours nécessaires.

Il n'y a aucune doute que nous nous en-
tendrons au sujet de la distribution du
travail que nécessitera la refonte de
Jullien. J'étudierai très soigneusement
ce qui a été publié dans les dernières
années; je vous soumettrai mes idées; vous
me soumettrez les vôtres, et je suis cer-
tain que de nos efforts communs
naîtra une œuvre belle et solide.

En vous demandant pardon de mon long
silence que vous avez si facilement inter-
prété, je vous renouvelle l'assurance de
ma bien sincère sympathie et je vous
prie d'offrir à Madame Necker mes
respectueux hommages

D. Schœffer